

Une nuit, à quatre heures du matin, Jules entra chez moi avec sa clef et déposa au pied de mon lit, où endormi je pris à peine conscience de sa présence, un sac en plastique bourré à ras bord de sachets de DDI, ce nouveau médicament dont j'attendais en vain la délivrance depuis un mois et demi, à bout de forces physiques et morales, ayant dû arrêter l'AZT que je ne tolérais plus hématologiquement et qui n'avait jamais eu sur moi l'effet escompté, perdant chaque jour un geste que j'étais encore capable de produire la veille, souffrant à lever le bras pour me coiffer, éteindre le plafonnier de la salle de bains, mettre ou enlever la manche d'un habit, ne pouvant plus courir depuis déjà longtemps pour attraper un autobus, ça devenait une hantise de monter la marche en m'agrippant à la barre puis de me relever du siège pour descendre à la station, impossible d'ouvrir la vitre d'un taxi et la portière en grand sinon par un coup de pied pour y monter ou en descendre (un chauffeur s'était exclamé : « Une femme encore je comprendrais, mais alors vous! »), puis douloureux de m'en extraire, plus assez de force dans les doigts pour ouvrir ou fermer ma porte à double tour, déboucher une bouteille de champagne, décapsuler un Coca-Cola, faire passer l'air par pression sous un couvercle pour qu'il cède, j'étais désormais incapable de faire aucun de ces gestes sinon au prix de gesticulations et d'efforts grimaçants, un corps de vieillard avait pris possession de mon corps d'homme de trente-cinq ans, il était probable que dans la déperdition de mes forces j'avais largement dépassé mon père qui vient d'en avoir soixante-dix, j'ai quatre-vingt-quinze ans, comme ma grand-tante Suzanne qui est impotente, je ne prends plus de bains parce que je ne pourrais pas me relever de la baignoire et je ne m'accroupis plus sous la douche comme j'aimais à le faire pour me réchauffer au réveil car la tension de mes jambes même un peu croisées et de mes bras sur les rebords de la baignoire ne suffit plus à m'en extirper, je me lave les cheveux à l'extérieur de la baignoire, penché vers le jet d'eau que je règle indigent pour ne pas en mettre partout, et prenant garde de ne pas m'éborgner à la poignée les yeux fermés et savonneux en vérifiant du bout des doigts comme un aveugle la distance qui m'en sépare, puis escaladant jusqu'à quand la baignoire pour me laver debout, en grelottant à cause du tourbillon d'air qui s'engouffre sous la fenêtre, le sexe, le dessous des bras et l'anus, rinçant de façon malcommode à petit jet, je n'avais plus ce bienfait de l'eau très chaude, une entreprise était venue pour adapter ma salle de bains à raréfaction de mes mouvements mais j'attendais encore la barre et le rideau de douche, en fait il aurait fallu mettre des barres partout, des systèmes de poulie, et un siège à l'intérieur de la baignoire pour que je n'aie pas à me relever d'aussi bas, je ne pouvais plus m'asseoir par terre, je l'ai oublié à la fête d'Eufisio à la Villa en m'asseyant sur la pelouse comme tous les

autres et j'ai dû appeler David à la rescousse pour qu'il me tende la main, j'ai passé le reste de la soirée debout, je somnole toute la journée dans un fauteuil d'où il est devenu pénible de me relever, je n'aspire plus qu'au sommeil, je me laissais tomber sur mon lit car je ne peux plus y entrer ou en sortir par l'effort de mes muscles, ou j'agrippe mes mains sous mes cuisses pour levier ou je me retourne sur le côté pour me retrouver assis après avoir laissé tomber mes jambes, le sommeil était la dernière chose voluptueuse maintenant que j'ai un mal fou à déglutir et que chaque bouchée est devenue une torture et une hantise, et voici depuis trois jours que le seul fait d'être couché dans mon lit est douloureux parce que je ne peux plus m'y retourner, mes bras sont trop faibles, mes jambes sont trop faibles, j'ai l'impression que ce sont des trompes, j'ai l'impression d'être un éléphant ligoté, j'ai l'impression que le duvet m'écrase et que mes membres sont en acier, même le repos est devenu un cauchemar, et je n'ai plus d'autre expérience de vie que ce cauchemar-là, je ne baise plus, je n'ai plus aucune idée sexuelle, je ne me branle plus, la dernière fois que j'ai réessayé un seul poignet n'y suffisait plus, j'ai dû mettre les deux mains, ça faisait des semaines et des semaines que je n'avais pas joui et j'ai été étonné de l'abondance séminale qui redonnait soudain à mon corps une pulsion juvénile, les rapports avec les amis sont presque tous devenus des corvées, je n'écrivais plus jusqu'à ce jour, je ne peux presque plus lire, et ce que vous trouverez de plus étonnant est que je dispose du moyen de me suicider, les deux petits flacons de Digitaline sont là dans ma valise ouverte, sous mes sous-vêtements.

\* \* \*

Le lendemain de la première fibroscopie, je me laissai enfermer dans ma cave. J'allais chercher l'aspirateur qu'à cause de Jules les déménageurs y avaient mis avec de vieux cartons, il était grand temps de changer cet aspirateur mais je n'avais pas eu le temps de le faire, et la femme de ménage savoyarde et alcoolique que m'avait recommandée Jules devait arriver pour la première fois, et que faire d'une femme de ménage sans aspirateur, m'étais-je demandé. Je m'étais donc décidé à déjeuner tôt pour aller chercher l'aspirateur à la cave et pouvoir accueillir à l'heure fixée la fameuse Marie-Madeleine qui, entre parenthèses, quand elle lut dans *La Vie catholique* l'article par lequel elle apprit que j'avais le sida, me rendit bel et bien, malgré ses airs dissimulés de poivrote à qui l'on était en train d'extraire l'intégralité du cerveau par petites ponctions sous le prétexte de lui cureter oreilles, son tablier, me disant,

après avoir refusé de laver les verres où j'avais bu : « C'est pas pour moi que ça me gêne, c'est pour mon mari. » A peu près à la même époque, les camériers de l'Académie espagnole, qui avaient toujours été complaisants avec moi, peut-être parce que je m'étais empressé à leur graisser la patte, refusèrent de faire le ménage dans l'endroit que j'avais occupé comme dans celui où il m'arrivait de revenir, chez David. Si ces demeurés, ainsi que le dit David, avaient peur d'attraper le sida en faisant le ménage, pourquoi donc les y obliger ? L'affaire faillit arriver à Paris, au ministère de la Culture, car David, teigneux comme à son habitude, s'en était saisi pour faire virer le nouveau secrétaire général, qui avait été au-dessous de tout, comme à son habitude lui aussi, et finissait ses folles soirées en mettant le disque des Camionneurs zairois *Méfions-nous du sida*. Le directeur, pour freiner les pétitions des camériers, finit par rédiger une note, qu'il prit garde de ne pas signer, dans laquelle il leur expliquait que selon la loi espagnole le sida n'était pas une maladie contagieuse, et que par conséquent ils étaient dans l'obligation de faire le ménage dans les endroits où j'habitais, dussent-ils mettre des gants de caoutchouc que l'intendance leur fournirait, proposition, me dit le docteur Chandi à qui je racontais l'histoire, qui ne faisait qu'aggraver cette paranoïa lepéniste. Heureusement vraiment que le sida est une maladie acrobatiquement transmissible. Sinon je vous écrirais depuis ma cellule, derrière des barreaux. J'ouvre donc la porte de ma cave, que le gestionnaire matériel de la grande société d'assurances qui me loue mon nouvel appartement a eu la bonne idée de faire blinder, ce qui nous avait rendu son dénichage énigmatique, quand je dus l'ouvrir aux déménageurs, car elle ne ressemble en rien à ces autres portes en bois facilement fracturables par les cambrioleurs, mais davantage à une porte de coffre-fort plombée en métal. C'était la troisième fois que je descendais dans cette cave : j'y étais encore retourné veille avec Jules pour y ranger des cartons de mauvais livres. Je devais aller au cinéma avec lui le soir, et avec son amant, mais auparavant, sitôt connaissance faite avec ma Savoyarde alcoolique, je devais filer chez mon éditeur, pour le premier entretien, à propos de mon livre, avec le journaliste d'un grand quotidien belge. J'avais allumé la minuterie pour descendre l'escalier de la cave dans la cour intérieure de l'immeuble, gardienne n'en fermait généralement pas la porte à clef. J'avais recherché la porte en métal dans le labyrinthe, la seule porte de la cave où n'était inscrit aucun numéro, une porte de fait totalement dissimulée, et j'avais remarqué dans un angle, à terre, une petite pyramide de grains rouges pour faire crever les rats. A peine suis-je entré dans ma cave pour récupérer en coup de vent mon vieil aspirateur, que la porte blindée, que j'avais ouverte avec le trousseau des trois clefs identiques, la rabattant largement contre la paroi et laissant imprudemment le trousseau à

l'extérieur sur la porte, sans aucun courant d'air, comme si une main invisible l'avait poussée dans mon dos, referme sur moi. Plus moyen de sortir. Mes toutes premières pensées sont pleines de sang-froid : je viens de manger et boire copieusement au restaurant, j'ai donc un peu de temps devant moi avant l'apparition de la faim et de la soif ; deuxio le temps est devenu doux, au point que le matin même j'ai hésité à abandonner mon manteau d'hiver pour mon manteau de demi-saison, j'ai été inspiré de finalement y renoncer, je suis bien couvert, je ne mourrai pas de froid, on est le mercredi 21 février. Puis je cherche dans la cave s'il y a parmi les cartons quelque chose qui pourrait m'aider : non, rien que des livres, l'humidificateur encombrant que m'a laissé Gustave, l'aspirateur, un grand tapis moche. La minuterie s'éteint. J'appelle au secours. Je hurle au secours. Je m'époumone, il vaut mieux garder mes forces, et m'organiser. Que fera la femme de ménage quand elle sonnera à l'interphone et que je ne lui répondrai pas ? Peut-être téléphonera-t-elle à Jules ? Que fera l'attachée de presse de la maison d'édition quand elle s'apercevra que j'ai laissé passer l'heure, moi si ponctuel, du rendez-vous avec le journaliste belge ? Elle téléphonera chez moi, ça ne répondra pas, je reconstituai mentalement le nouvel appartement dans lequel le téléphone sonnait, dans le vide, et n'y trouvai aucun signe de ma disparition. Tout était en ordre, et sans trace, mon carnet de rendez-vous et d'adresses ne pouvait fournir que de fausses pistes par rapport à cette cave maudite. Le plus atroce était que tout dans cette absence désignerait, non un kidnapping, mais une disparition, puisque c'était un de mes grands fantasmes : disparition pour Jules, qui sentait que je n'avais pas envie de cette femme de ménage ; disparition pour l'attachée de presse, qui se dirait que je n'assumais pas ce livre, et que je n'aurais pas le cran d'affronter des journalistes. Que ferait Jules quand, accompagné par son amant, il ne me verrait pas arriver devant le cinéma Bienvenüe-Montparnasse, comme convenu, à l'heure fixée pour la séance de vingt heures ? Rentrerait-il dans le cinéma, pensant que j'avais simplement du retard et que je le retrouverais, la séance commencée, dans les premiers rangs où nous avions l'habitude de nous placer depuis quinze ans ? Aurait-il l'idée d'aller chez moi avec les clefs de mon appartement dont il détenait un double ? Aurait-il l'idée de la cave ? Pouvait-il avoir l'idée de la cave ? Pouvait-il remarquer l'absence du trousseau de clefs de la cave que nous avions pris ensemble la veille dans la cuisine, sur le meuble aux compteurs ? J'étais dans le doute, bientôt dans le désespoir le plus complet. La minuterie s'était éteinte, mais avec ces réflexions j'avais eu le temps de m'habituer à la semi-obscureté que trouaient seulement les verres dépolis ronds qui devaient donc donner dans la cour intérieure et qui s'éteindraient eux aussi à la tombée de la nuit. Peut-être devrais-je

passer la nuit dans cette cave, il fallait que je m'habitue à cette idée, et que je m'organise avant la fin du jour. Je dépliai le grand tapis dans lequel je m'enroulerais pour dormir si j'avais froid, je commençai à rassembler les cartons vides pour les démantibuler et en tapisser l'angle vide, afin de me protéger contre l'humidité des parois et l'assaut nocturne des rats, je me fis ma petite niche et je l'essayai en m'asseyant par terre sur le tapis, blotti dans l'angle, me recouvrant de cartons dépenaillés. Répétition de l'horreur de la nuit. J'avais faim et soif. Peut-être Jules aurait-il l'idée de la cave au milieu de son insomnie, et me délivrerait-il en pleine nuit ? Espoir, désespoir. Silence, hurlement. Sérénité, torture. Alors je me vis réellement, découvert des mois après, crevé dans cette cave, de soif, de faim, de froid et d'épuisement nerveux, comme les écoliers du labyrinthe de la Villa Médicis, squelette recroquevillé sous des cartons. J'avais un stylo dans ma poche, et des morceaux de papier, je pouvais au moins écrire, écrire mes derniers mots, comme le Japonais à sa famille dans l'avion qui s'écroulait en chute libre, mais que peut-on écrire dans cette situation ? A part redire à Jules et à Berthe que je les aime, mais ils le savent déjà, Il ne faudrait pas oublier David, ni Gustave, ni Edwige, la liste s'allongeait, j'avais terriblement envie de m'assoupir, pour me relâcher quelques instants de cette tension nerveuse insupportable de l'enfermement dans une cave derrière une porte blindée. Non, il ne fallait pas dormir, se réveiller et prendre conscience une seconde fois de la situation serait encore plus atroce que la fatigue, il fallait surtout s'empêcher de dormir. Si je dormais peut-être me priverais-je de la seule possibilité de délivrance sain et sauf ? Quand la minuterie se rallumera, je serai sauvé. Je hurlerai, je serai forcément sauvé. Ce qui m'inquiétait, c'est que cette cave ne servait que de cave, contrairement à celle de mon précédent appartement, où la gardienne stockait les poubelles, ma nouvelle gardienne se servait pour cela d'un local distinct, qui ne communiquait pas avec la cave. J'entrepris des calculs statistiques pour évaluer le plus justement une possibilité de délivrance : sept étages dans cet immeuble, deux escaliers, deux paliers, cela fait vingt-huit appartements, donc au moins vingt-huit locataires et peut-être le double, plus la gardienne ; mais moi, combien de fois en sept ans suis-je descendu dans ma précédente cave ? Une seule fois peut-être, alors. Il ne fallait pas compter sur ces calculs statistiques, ils ne servaient à rien. On trottinait sur les carreaux de verre de la cour intérieure. Je hurlais au secours. C'était un chien. Le chien s'en fichait. Pas de chien sans homme dans cette cour intérieure, mais peut-être lui avait-on simplement ouvert la porte pour pisser. Peut-être ne m'entendait-on pas, le verre des carreaux étant trop épais. Il faudrait que j'arrive à cogner directement contre. Je me relevai de ma niche pour prendre ce foutu aspirateur et le tendre en

direction du rond de lumière, ce n'était pas commode, le bout du manche atteignait à peine le verre, je cognai plusieurs fois, le chien avait disparu. Je me laissai retomber par terre. Je visionnai nettement ma mort dans cette cave, comme une vignette saugrenue incrustée par le destin à l'intérieur de cette autre vignette plus large du malheur, mais peut-être plus assurée que celle de la cave dont on allait me délivrer, qui était celle du sida, devenu le film courant de ma vie. Mourir dans cette cave alors qu'on est atteint du sida, il n'y a que moi pour en finir comme ça, cette mort dans ma cave appartenait déjà à ma biographie, dans toute son absurdité et toute son horreur. Pris au piège par une porte blindée trop bien huilée, qui a pivoté sur elle-même. Il ne fallait pas commencer à penser à la main d'un mort, surtout pas à la main de Muzil qui voulait m'empêcher de faire cette première interview, si je commençais à penser de telles choses c'était la fin, et la folie précipitée. Je sentais bien que je me tenais par cette situation catastrophique à l'extrême limite de la folie, de la crise de nerfs, de la démence. En même temps je me disais que je pourrais peut-être tirer un enseignement de cette situation limite et catastrophique de la cave pour cette autre situation, peut-être plus limite encore et plus catastrophique, qu'est le sida. Je n'avais pas de montre. Je ne me rendais plus compte du temps. Je ne savais pas si j'étais déjà resté dans cette cave une heure, ou bien cinq heures. J'aurais le repère alarmant de la tombée du jour, de l'heure du dîner, de la faim, du dernier métro, je les entendais débouler dans les deux sens et faire résonner les parois, si j'y avais pensé à temps le passage des métros aurait pu me servir de boulier pour le temps, mais il aurait aussi pu faire effet de point d'obnubilation qui menait à la démence. Peu importe le temps finalement, sinon celui de la résistance, seule compte la délivrance. Je ne voulais rien écrire sur mes morceaux de papier, je voulais me garder des mots définitifs, comme je voulais me garder d'écrire un nouveau livre. J'avais bien sûr essayé toutes les clefs de mes poches. Enfant, à Croix-de-Vie, ma mère m'avait montré comment bloquer une clef dans une serrure afin d'empêcher le voleur d'enfants de la faire tomber sur un papier de l'autre côté de la porte. Je dépliai sous la porte blindée un des papiers de ma poche, à l'emplacement où pendait le trousseau. J'avais remarqué un tortillon de fil de fer rouillé, accroché au-dessus de la porte, qui devait être resté du temps de l'ancienne porte en bois, je le désentortillai soigneusement en prenant garde de ne pas me blesser, à cause du tétanos dont je n'ai jamais fait le rappel, dans les situations les plus désespérées clignotent les réflexes de survie. J'enfonçai le bout du tortillon dans la serrure. Ou bien il rencontrait une résistance qu'il ne parvenait pas à débloquer, ou bien il semblait s'enfoncer complètement par un interstice inefficace, et ressortir de l'autre côté de la porte. Je me dis qu'il ne

fallait pas non plus s'escrimer avec ce morceau de fer. Je me rassis sur mon tapis et rabattis les premiers cartons sur moi. La minuterie s'alluma. J'étais délivré. Aussi criai-je avec moins de force et de conviction, puisque j'étais par avance délivré, au point que mon sauveur craintif pouvait croire à une entourloupe, une embuscade de brigands, et s'enfuir. Au moins en parlerait-il à la gardienne, ce n'était pas possible qu'il ne le raconte à personne, et qu'il scelle ainsi ma mort dans sa lâcheté. La voix du vieil homme me disait: « Mais où êtes-vous ? Je n'arriverai jamais à vous retrouver dans ce dédale ! » J'essayai de me faire le plus convaincant possible : « Si, vous y arriverez, vous vous guiderez par ma voix, je ne vais pas arrêter de vous parler, et je suis derrière la seule porte qui n'est pas numérotée, derrière la seule porte blindée, une porte en métal, vous verrez, bien sûr que vous allez me trouver, vous ne pouvez pas me laisser comme ça, mettez-vous à ma place ! » Le vieil homme se méfiait. Lorsqu'il m'ouvrit la porte, je lui dis : « Vous êtes mon sauveur. » J'aurais pu m'agenouiller pour baiser ses doigts rougeauds et courts, maintenant je suis un peu gêné quand je le rencontre dans l'ascenseur avec sa femme, je dois exagérer mon côté reconnaissant. Il m'a peut-être sauvé la vie. Désormais j'étais incapable de penser : « Je baiserais les mains de celui qui m'apprendra ma condamnation », mais exactement le contraire. Je remontai chez moi, me dépoussiérai, bus un verre d'eau, regardai le réveil pour constater que j'étais resté trois heures enfermé dans la cave, téléphonai à Jules qui eut le fou rire puis à l'attachée de presse qui m'avait déjà vu à l'hôpital, hésitai à prendre un Lexomil ou un verre de porto, renonçai à m'effondrer en larmes, et sortis de chez moi pour aller dédicacer mon livre, qui arrivait ce jour-là de l'imprimerie.

\* \* \*

Je manque tellement de chair sur mes propres os, dans mon ventre puisque je ne mange plus ni viande ni poisson depuis des mois, sur ma langue et sous mes doigts, dans mon cul et dans ma bouche ce vide que je n'ai plus envie de combler, que je deviendrais volontiers cannibale. Quand je vois le beau corps dénudé ! charnu d'un ouvrier sur un chantier, je n'aurais pas seulement envie de lécher, mais de mordre, de bouffer, de croquer, de mastiquer, d'avalier. Je ne découperais pas à la mode japonaise un de ces ouvriers pour le tasser dans mon congélateur, je voudrais manger la chair crue et vibrante, chaude, douce et infecte.

Hervé Guibert, *Le Protocole compassionnel*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 11-14, 78-87, 106.